



Henri Gaudin

Renverser la pesanteur

Le grand prix de l'Académie de Saintonge est décerné à Henri Gaudin, figure majeure de l'architecture en France.

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Dessins **Henri Gaudin**

Henri Gaudin voit dans les tours du vieux port de La Rochelle les «formes fétiches» de son architecture. Ville de son adolescence qu'il n'a jamais cessé d'arpenter, d'observer, de dessiner où, pourtant, il n'a jamais construit. Parmi les grandes réalisations de cet humaniste, citons le musée Guimet, le stade Charléty à Paris pour lequel il a reçu, avec son fils Bruno, l'Équerre d'argent en 1994, l'université Saint-Leu à Amiens et le siège du Cnasea à Limoges. L'Académie d'architecture lui a décerné sa médaille d'or en 1994.

L'Actualité. – De votre enfance à La Rochelle, quelles images avez-vous conservées ?

Henri Gaudin. – Mes parents venaient d'Amiens quand ils se sont installés à La Rochelle. Je suis allé au lycée Fromentin, de la classe de 6^e à Math Élém, un bac dit scientifique. Dans le vieux port, du côté de la tour de la Chaîne, je me souviens de l'effervescence à l'arrivée des langoustiers et des sardiniers. Les autres bateaux amenaient de la petite pêche.

On ne sait pas vraiment ce qui vous a marqué mais je crois que la géométrie de la tour de la Chaîne, ce



beau cylindre bien planté à l'entrée du chenal, face à la tour Saint-Nicolas, s'est ancrée en moi puisque mes formes fétiches sont le cylindre et la droite, c'est-à-dire les formes fondamentales de la géométrie d'Euclide.

Pourrait-on ajouter le contre-jour que vous aimez tant ? Car ces deux tours on les voit à contre-jour le plus souvent.

C'est vrai. Je parle souvent du contre-jour. C'est la lumière de mes contradictions. J'ai une pensée contradictoire. Aussi curieux que cela puisse paraître, dès que j'émet une idée j'ai envie de la réfuter. Quand j'écris une chose, je suis toujours happé par son contraire. D'ailleurs on écrit à partir d'idées contradictoires.

Écrire, est-ce chercher quelque chose ?

Écrire c'est sans cesse chercher quelque chose. C'est découvrir le quelque chose. Découvrir que la pensée est riche de ses contradictions et de ses oppositions. Penser les contraires, ne pas s'installer dans une proposition rigide et immobile. C'est pourquoi j'aime le contre-jour. Quand on regarde vers l'ouest, on est à la fois dans l'ombre et la lumière. Mon mode de pensée va de l'une à l'autre.

Vous avez publié un croquis de Saint-Martin-de-Ré dans lequel vous notez les différentes qualités de lumière, du clocher ajouré aux ombres des fortifications. Qu'avez-vous retenu de Vauban ?

La géométrie, le travail du rectiligne et du curviligne ! Le travail de Vauban est d'autant plus touchant qu'il allie très fortement le liquide et le solide. Ses fortifications s'imposent avec force vis-à-vis de la mer.

En 1982-1986, vous avez construit un immeuble de logements rue de Ménilmontant. La façade s'aligne parfaitement sur les immeubles voisins mais elle est animée d'une vibration – une saillie de 60 cm seulement – comme un mouvement de vagues.

C'est juste. J'ai toujours essayé de rassembler le présent et le passé. Être de tous les temps. La légère ondulation de cette façade joue avec le rectiligne de la rue. La surface devient volume. La saillie apporte du mouvement parmi les vieilles façades. Toujours le lien entre le rectiligne et le curviligne !

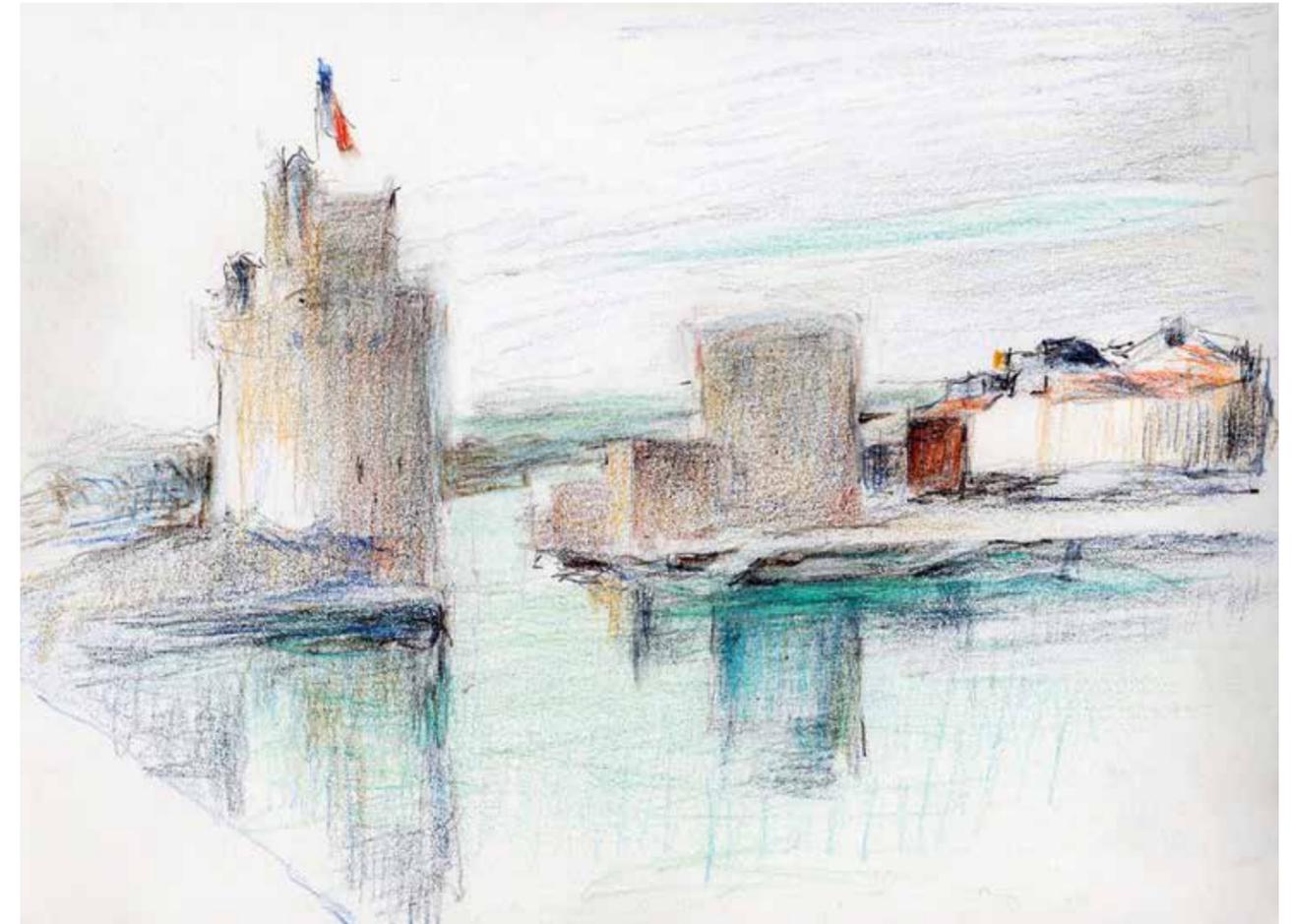
Autrefois pour créer une modénature il y avait les modillons, les corniches, les porte-à-faux, etc., des tas de choses qui ont trait au passé et au présent. La vraie modernité tente perpétuellement de trouver des correspondances. Quand on observe les vieilles rues des villes, il y a du rectiligne dû au tracé de la voie et en

même temps il y a la richesse du mouvement, qui essaie d'échapper au trait autoritaire mais aussi de traduire au travers ce trait autoritaire des choses qui ne le sont pas. Être moderne ne consiste pas à se départir d'une forme mais probablement à essayer d'allier des formes plus anciennes à des formes plus nouvelles.



Est-ce cette complexité qui fait la qualité d'une ville comme La Rochelle ?

La Rochelle est une ville admirable parce qu'elle concilie le plus pur classicisme et la fantaisie. Circulez de la grosse horloge à l'hôtel de ville en passant par la rue des arcades pour en prendre la mesure. Le Moyen Âge et le Renaissance rejoignent des demeures au caractère aristocratique mais aussi une architecture plus domestique. Par exemple, la maison de Nicolas Venette est très ordonnancée mais cet ordonnancement prend quelques libertés, tout comme la Bourse, rue du Palais, avec sa grande cour, ses piles, poteaux, modillons, etc. L'ordre rigoureux du classicisme fait bon ménage avec la liberté. La rectitude n'exclut pas la fantaisie et le populaire,



les choses ne sont pas étrangères les unes aux autres. Avec le canal Maubec, c'est le marais qui débouche au cœur de la ville, ce qui ajoute à la fantaisie. Les entrées liquides, aussi bien le canal que les bassins, sont autant de percées de sorte que la ville est en relation avec la mer et avec la terre. Dans le port d'échouage, il y a des édretons de vase où venaient reposer mollement les bateaux de pêche. La mer rentre dans la terre. La ville joue de cette osmose. Cette senteur heureuse des édretons de vase se perçoit jusque dans la rue du Palais. Le promeneur doit sentir tout cela. C'est une ville qui plaît parce qu'elle réunit toutes ces tonalités différentes.

Quelqu'un qui est amené à construire à La Rochelle doit-il aussi sentir cela ? Peut-on construire innocemment à La Rochelle ?

On ne peut construire innocemment nulle part. Mais c'est très difficile d'attraper l'air que l'on respire. Capter cet impalpable exige beaucoup de finesse.

Quelle est votre méthode ? Se promener pour humer la ville, le quartier, lire des livres, rencontrer des habitants ? Comment faites-vous pour être en accord avec les lieux ?

Vous l'avez dit, c'est se promener, chercher à connaître profondément, pas à toute vitesse comme on le décèle

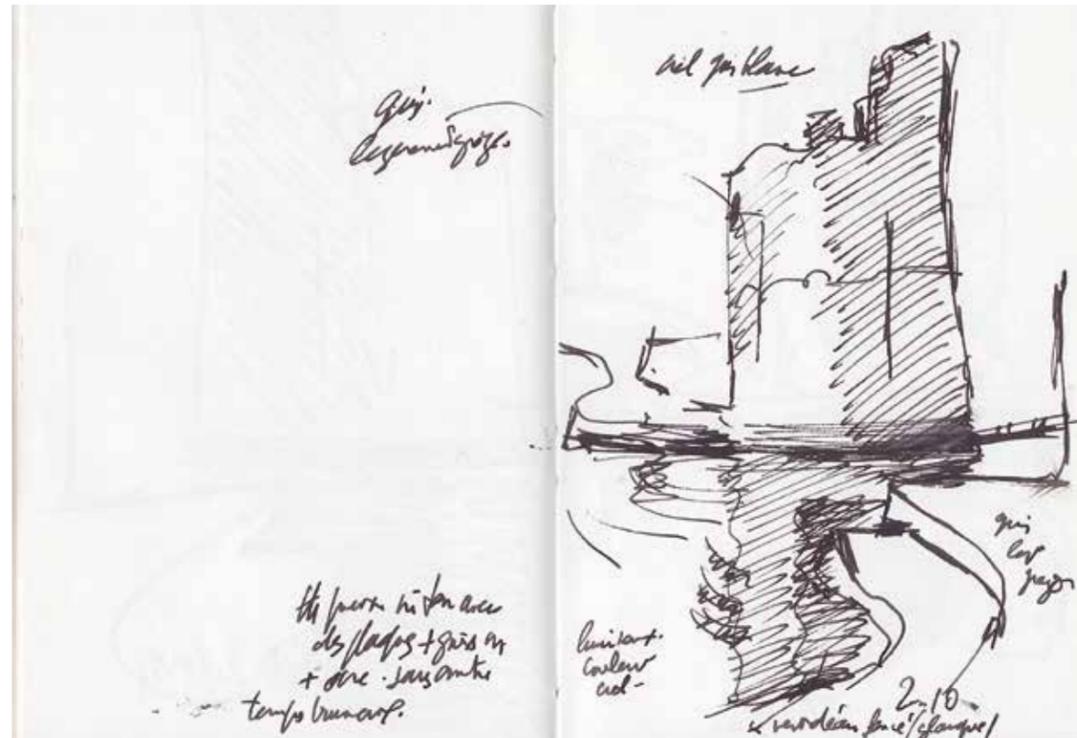
dans une certaine forme de modernité. Il faut prendre le temps de la méditation. Observer c'est s'immerger. J'ai fait beaucoup de fusains. Assis sur un petit siège de pêcheur à la ligne, je restais des heures devant les choses pour faire un fusain. À La Rochelle, je suis souvent allé dans un hôtel situé près de la Tour de la Chaîne. Je regardais les deux tours, comment elles se répondent, comment l'ombre de l'une se porte sur l'autre, etc. Chaque instant nous donne un univers nouveau. On pourrait y passer des années. Cela demande une attention de forcené, un acharnement du regard.

Ce n'est pas rentable. Cela ne correspond pas à ce qu'il faut faire aujourd'hui pour gagner sa vie.

De toute façon, il ne faut jamais faire ce qu'on attend de vous. Essayer d'être soi-même, c'est difficile. Cela demande du temps, beaucoup de temps.

Il est indispensable pour vous de dessiner. Être architecte, est-ce d'abord dessiner ?

Dessiner c'est s'imprégner des choses, voir leurs qualités, voir comment ça se passe entre elles. Ne serait-ce que capter la lumière. J'ai fait beaucoup de dessins où j'essayais d'être au plus prêt de la subtilité de la lumière, la façon dont les choses se regardent, se réfléchissent, sont quelque chose l'une pour l'autre.



On a dit que vous étiez gothique parce que vous vous intéressez au Moyen Âge. Le roman c'est l'art de la gravité. Quand vous entrez dans une église romane, vous percevez l'épaisseur des murs, la profondeur de l'ombre et les traits de lumière diffusés par de petites ouvertures. Dans le gothique, la prouesse technique fait que l'église est inondée de lumière. Êtes-vous roman ou gothique ?

Qu'il s'agisse du roman ou du gothique – et de tout autre époque – l'architecture consiste à faire du léger avec du lourd. Le Parthénon ou les pierres de Mycènes c'est un élan, ne serait-ce que dans l'écartement entre le plein et le vide. Qu'elle soit faite avec des moellons ou des pierres énormes, toute architecture renverse la pesanteur. Aussi lourde soit la pierre, elle devient légère. L'architecture transcende la gravité. Les choses très belles n'ont pas de poids. Comme si elles n'existaient pas tellement, elles sont au-delà d'elles-mêmes.

C'est beau quand on ne voit pas le style ?

C'est presque comme si ça n'existait pas. Quand on passe devant une belle et grande chose – un temple grec ou le palais Farnèse – on la voit mais on ne la voit pas non

JEAN-PIERRE PINCEMIN

Henri Gaudin a travaillé avec le peintre Jean-Pierre Pincemin dans deux projets à Paris, le collège Tandou (1987) et le stade Charléty (1992-1994). «Un vrai peintre, dit-il. Il avait le sens de l'harmonie. Chez Pincemin, on sent la délicatesse des

rapports, des choses qui vont bien ensemble.» Signalons que cet artiste a réalisé en 1986 le sol du cinquième niveau de la tour de la Lanterne à La Rochelle et, en 1996, une œuvre géométrique visible à la Maison Descartes à Châtelleraut.

plus tellement elle paraît évidente. À la fois existence et non-existence, tellement la chose paraît la plus normale. L'harmonie c'est l'oubli de tout. Parvenir à l'évidence exige un travail effarant. Pour faire quelque chose qui ne se voit pas, il faut le travail... d'une vie. Tendre vers le presque rien pour être réellement. Pour qu'une chose existe vraiment il faut qu'elle soit passée par le presque rien.

Pour construire une école ou un musée, comment faire avec un cahier des charges monstrueux ?

Toute architecture passe par là. Toute belle architecture demande que tout soit oublié. Il est difficile de parler de la création. Elle est faite de milliers de choses, de souvenirs, de sa jeunesse, de son enthousiasme, de sa force. Le grand désastre c'est de penser qu'on puisse exprimer quelque chose sans aucun rapport avec quoi que ce soit. Les blocs construits dans les banlieues sont effroyables parce qu'on ne s'est jamais demandé ce qui allait avec, s'ils avaient des affinités avec ce qui se trouve proche. On peut faire une critique féroce de l'architecture telle qu'elle existe maintenant dans la construction ordinaire. Elles n'entretiennent aucune relation, comme si les choses existaient toutes seules. Une chose toute seule n'existe pas. Elle est toujours dans un rapport à une autre. Pas de rapport, pas d'harmonie. Posez un cube quelconque à côté d'un autre cube de je ne sais quoi, il ne se passe rien, il n'y a aucun regard, aucune sympathie pour l'autre, aucune tendresse pour ce qui est à côté, c'est un grand n'importe quoi. C'est le chaos. Ce qui ne va pas avec l'autre. Toutes les formes s'enrichissent de leurs rapports mutuels. ■

YANNIS SUIRE

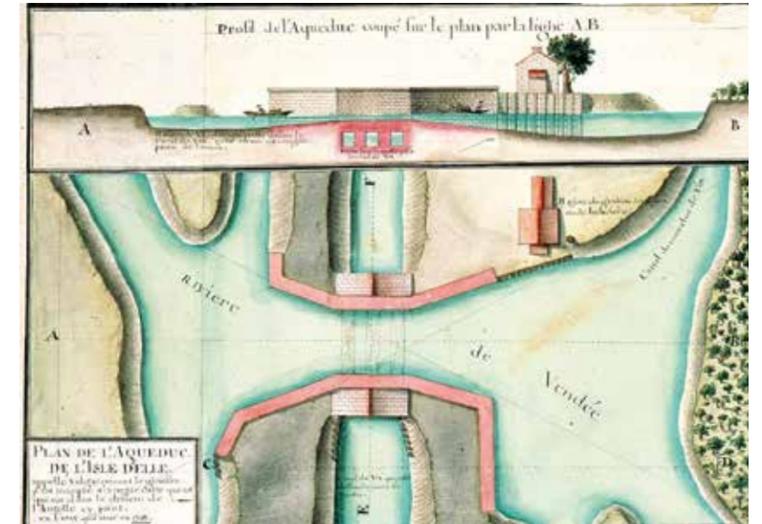
Pionnier de l'écohistoire

Yannis Suire assure depuis 2017 les fonctions de conservateur en chef du patrimoine au Département de Vendée et de directeur du Centre vendéen de recherches historiques. Des responsabilités qui s'appuient sur un remarquable parcours d'apprenti-historien puis d'historien à part entière reconnu dans le champ de l'écohistoire dont il a été un des pionniers en France à partir de son laboratoire, le Marais poitevin.

Repéré à l'université de La Rochelle comme un brillant étudiant dès les premières semaines de son cursus en licence d'histoire (Faculté des lettres, langues, arts et sciences humaines), il fait le choix pertinent et prometteur d'intégrer la formation en classe préparatoire au lycée Pierre-de-Fermat à Toulouse. Il est reçu brillamment au concours d'entrée de l'École des Chartes (3^e au concours d'entrée). Il y soutient une thèse dont le titre l'installe dans le domaine de l'histoire de l'environnement : *L'homme et l'environnement dans le Marais poitevin, seconde moitié du xv^e siècle - début du xx^e siècle*. Elle reçoit le prix de la meilleure thèse de l'École des Chartes de l'année 2002. Elle sera reconnue en 2004 comme thèse de doctorat d'histoire à la suite d'une des plus fructueuses soutenance à laquelle j'ai été invité à participer comme membre du jury (Paris IV-Sorbonne). Ces deux thèses feront l'objet d'une publication du Centre vendéen de recherches historiques en 2006 (*Le Marais poitevin : une écohistoire du xv^e au xx^e siècle*). Un choix éditorial qui entend afficher l'attachement de l'auteur à sa Vendée natale.

Yannis Suire entame sa carrière professionnelle à Paris (conservateur du patrimoine à la direction des Archives de France), la poursuit à Poitiers (conservateur en chef du patrimoine au service de l'Inventaire général du patrimoine culturel de la région Poitou-Charentes de 2005 à 2017). Parallèlement à des publications dans le cadre de l'Inventaire sur les communes riveraines de l'estuaire de la Gironde (2010-2015) et celles riveraines de la Sèvre Niortaise (2016), des livres

Yannis Suire est lauréat du prix de la Haute-Saintonge 2020 décerné par l'Académie de Saintonge. Entretiens et articles de Yannis Suire dans *L'Actualité* (<https://actualite.nouvelle-aquitaine.science>).



paraissent sur La Rochelle (*Une ville, des patrimoines*, 2013), sur les paysages et les architectures viticoles de l'estuaire de la Gironde (Région Nouvelle-Aquitaine, Lieux-dits, 2015).

Il faut aussi ajouter les nombreuses contributions à des colloques universitaires et des ouvrages scientifiques ainsi que diverses interventions dans des séminaires de recherches et des formations professionnelles aux métiers du patrimoine et de la culture (universités de La Rochelle, Nantes et Poitiers). Une expérience professionnelle et des compétences scientifiques attendues par les professeurs des collèges et des lycées sous la forme d'un article dans leur revue («De l'écohistoire au développement durable», *Historiens et Géographes*, n° 387, 2004).

CLAUDE MASSE. C'est dans le cadre du Centre de recherche en histoire internationale et atlantique (Crhia, La Rochelle), qu'il soutient un mémoire d'habilitation à diriger des recherches en 2015 (*Les côtes d'Aquitaine au début du xviii^e siècle, cartes, plans et mémoires et Claude Masse, ingénieur du Roi*). Un mémoire qui, en 2017, prendra la forme d'une publication en deux volumes : *L'estuaire de la Gironde, Bordeaux et le Bordelais vers 1700, le Médoc, Arcachon, les Landes et le Pays Basque vers 1700* auxquels est ajouté un volume 3 : *Le Bas-Poitou vers 1700* (La Geste, 2017). Une édition exceptionnelle qui met en évidence toutes les qualités d'historien de Yannis Suire

Plan et coupe de l'aqueduc du Gouffre par Claude Masse vers 1720 (Service historique de la Défense, Fol 131 b, feuille 85).

qui ne se contente pas de publier les cartes de Claude Masse pour faire un «beau livre» qui attire l'œil dans les vitrines des librairies du littoral atlantique entre Loire et Adour. Les analyses qui sont produites à partir des plans, des cartes et des mémoires rédigés par Claude Masse sont indispensables à la compréhension du littoral, de ses paysages, des interventions humaines dans les écosystèmes côtiers et ceux des vallées où s'écoulent fleuves et rivières affluentes sous le règne de Louis XIV. Il s'agit d'un ouvrage scientifique de référence.

Par ses travaux, interventions et publications Yannis Suire démontre que la recherche historique est légitime dans les débats contemporains sur la place de l'homme dans la nature. Il faut espérer que lui sera confié dans un avenir proche par des laboratoires universitaires la direction ou la codirection de recherches doctorales dans le champ de l'histoire de l'environnement.

LES HOMMES LENTS

Laurent Vidal, professeur d'histoire contemporaine à l'université de La Rochelle, est lauréat du prix Jehan de Latour de Geay de l'Académie de Saintonge pour son livre *Les Hommes lents. Résister à la modernité xv^e-xx^e siècle* publié chez Flammarion en 2019 (*L'Actualité* n° 128).